

Bulletin d'histoire politique

Susan Mann, Lionel Groulx et l'Action française. Le nationalisme canadien-français dans les années 1920, traduction par Manon Leroux, Montréal, VLB, 2005, 193 p.

Pierre Trépanier



Volume 14, numéro 3, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1054489ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1054489ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trépanier, P. (2006). Compte rendu de [Susan Mann, Lionel Groulx et l'Action française. Le nationalisme canadien-français dans les années 1920, traduction par Manon Leroux, Montréal, VLB, 2005, 193 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 14(3), 325–328. <https://doi.org/10.7202/1054489ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2006

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Susan Mann, *Lionel Groulx et l'Action française. Le nationalisme canadien-français dans les années 1920*, traduction par Manon Leroux, Montréal, VLB, 2005, 193p.

PIERRE TRÉPANIÉ
Département d'histoire
Université de Montréal

À l'origine une thèse de doctorat soutenue à l'université Laval, cette étude a d'abord paru aux presses de l'université de Toronto en 1975. Grâce à l'initiative de Robert Comeau et à la traduction de Manon Leroux, elle nous est enfin offerte en français. On regrettera l'index de l'édition anglaise.

C'est l'histoire d'une revue, de l'équipe d'intellectuels qui la publiait et du nationalisme au service duquel elle se mettait. Si Lionel Groulx y a exercé une sorte de magistère doctrinal et l'a dirigée, il est loin de monopoliser l'attention de l'historienne. On sera surpris de voir le nom d'un Anatole Vanier, par exemple, apparaître si fréquemment. Comme l'information est solide, l'ouvrage n'a pas trop souffert du passage des ans ni du développement de la bibliographie. Car il faut savoir qu'il ne s'agit pas d'une édition revue et augmentée. Le lecteur est invité à parcourir le cycle complet du groupe et de son organe, de leur genèse jusqu'à leur disparition : les circonstances et facteurs de leur fondation ; la carrière et les idées de leurs principaux animateurs et artisans ; les influences françaises et romaines ; les travaux et les jours d'un périodique d'idées brillamment écrit, à l'occasion franchement novateur, audacieux même, mais mal administré ; la réception de ce dernier, son rayonnement et ses prolongements par toute une panoplie de moyens de propagande où excellait l'association responsable de sa publication, qui s'affublait du nom de ligue mais était tout le contraire d'un mouvement de masse ; leur essoufflement, leur déclin et leur fin.

Quatre des neuf chapitres sont consacrés aux idées développées et diffusées dans le cadre de l'extraordinaire aventure intellectuelle que représentent la revue et la ligue d'Action française. L'auteur a choisi de regrouper le récit et l'analyse de ce combat doctrinal autour de quatre pôles seulement : la langue, l'industrialisation, l'urbanisation et la politique. Ce choix offre l'avantage d'éviter la dispersion, de bien ancrer le discours dans la réalité sociale et économique du temps, mais il oblige à des raccourcis : des dimensions de la pensée d'Action française ne sont pas abordées en elles-mêmes, mais seulement sous l'angle de leurs retentissements sur les quatre thématiques retenues. Ni le régionalisme, ni le catholicisme de l'Action française, par exemple, ne reçoivent un traitement adéquat. Le respect de la vérité reste néanmoins une préoccupation constante de l'historienne et son œuvre est aux antipodes du sottisier d'Esther Delisle ou du constructivisme idiosyncrasique d'un Gérard Bouchard. À cet égard, l'auteur se tient plutôt du côté d'un Michel Bock ou d'un Frédéric Boily.

Ces deux derniers appartiennent toutefois à une autre génération de chercheurs, pour qui la description, le récit et l'analyse sont fonction de problématiques définies clairement et exploitées méthodiquement, – des chercheurs, reconnaissons-le loyalement, qui ont pu s'appuyer sur des travaux qui ont fait défaut à l'auteur. La seule problématique de *Lionel Groulx et l'Action française* semble être celle des études sur le nationalisme en général et le nationalisme canadien-français en particulier, mais elle n'est qu'esquissée et on ne peut dire qu'elle soutient vraiment la discussion (p. 14, 17, 18, 22, 26, 31, 38, 42, 44, 60-62, 143, 147, 163, 171). Pourtant la conclusion est formelle : « L'histoire de l'Action française n'est qu'un épisode de la longue histoire du nationalisme canadien-français » (p. 163).

On s'étonne des silences de cette étude. Ainsi comment y expliquer l'absence d'une théorie de l'intellectuel ? *L'Action française* relève de la littérature d'action, elle est une tribune pour intellectuels, elle ne réunit pas des hommes d'action : il n'est donc pas sans intérêt de réfléchir avec le lecteur sur l'*homo aestheticus*. L'histoire de cette revue s'inscrit aussi dans celle des droites intellectuelles au Canada français et au Québec, dont elle est peut-être le chapitre le plus éblouissant. Il ne suffit pas d'évoquer Tardivel, Pâquet et Bourassa.

Mais ce n'est pas le silence le plus intrigant. Cette étude use abondamment du mot *tradition*, la plupart du temps au pluriel, et des mots de cette famille, à une exception près : *traditionalisme*. Elle ne semble pas voir que le maurrassisme en France et le groulxisme au Québec ont incarné de grands moments de l'histoire du traditionalisme intellectuel, ni que le traditionalisme intellectuel est inséparable de la modernité, elle-même d'ailleurs condamnée à puiser sans cesse dans son réservoir de traditions pour éviter

l'implosion. Le conservatisme traditionaliste – ou paléoconservatisme, pour reprendre la typologie étasunienne –, n'a rien à voir avec le néoconservatisme contemporain, défroque du néolibéralisme et alibi des privilégiés. Il peut soutenir un anticolonialisme vigoureux, comme le prouve le cas examiné ici. Les « quality niggers » d'Anatole Vanier (p. 141) n'annoncent-ils pas les Nègres blancs de Pierre Vallières ?

L'histoire du traditionalisme québécois commence bien avant l'épisode central de l'Action française et se poursuit bien après. L'auteur a raison de dire que les intellectuels de l'Action française de Montréal sont des moralistes produisant un discours ambivalent où cohabitent le moderne et le suranné. Il n'est pas faux de soutenir non plus que ce discours a été contraint par des pressions de toutes sortes et qu'il a subi les effets de la réprobation et de la peur. Mais il faut montrer aussi que ce discours ne se construit pas à la pièce, qu'il forme système, que des normes le structurent, qu'une logique l'anime. L'auteur donne à voir au lecteur tantôt une macédoine de réformes et de crispations passéistes, tantôt des complexes de réactions aux réalités politiques, sociales et économiques. Sans nier ces dernières influences, il convient de mettre au jour la part de construction proprement intellectuelle dans cette pensée, c'est-à-dire la part de liberté morale face au poids du réel. L'intellectuel traditionaliste ne diffère pas des autres intellectuels et son entreprise est en quelque sorte démiurgique : il s'efforce de plier le monde des idées d'abord, le monde social ensuite, à ses valeurs les plus chères, à ses convictions les plus profondes. Le tableau que brosse cette étude est trop éclaté pour rendre raison d'une idéologie, d'une doctrine qu'elle n'arrive même pas à nommer. Certaines des interrogations qu'appelle cette démarche heuristique et interprétative ne sont pas posées.

Pourtant que de questions sur lesquelles l'historienne jette une lumière révélatrice ! Le lecteur trouve en elle un guide très sûr, qui l'entraîne dans une exploration sans pédantisme ni désinvolture. Seule une compréhension de l'intérieur, profonde et intuitive, une sorte de connaissance immédiate, peut permettre à l'auteur de conclure que « l'Action française de Montréal aurait pu vivre et mourir sans celle de Paris » (p. 43). Cette vérité lumineuse s'est depuis obscurcie, preuve que la publication la plus récente n'est pas nécessairement la plus véridique.

Parfois, l'historienne durcit le trait, force l'expression. On n'arrive pas à la suivre quand elle soutient que, sans la Grande Guerre et ses répercussions, « il n'y aurait pas eu d'Action française » (p. 9, 14, 21). Et cela ne peut vouloir dire que cette dernière n'aurait pas été exactement la même, lapalisade, enfantillage qui ne mériterait pas qu'on s'y arrête. De même, l'esprit se cabre devant un énoncé comme celui-ci : « Selon l'abbé Groulx, Bourassa fut

l'unique cause du réveil de la nation canadienne-française [...] » (p.20) Ces deux propositions sont contredites par *Une croisade d'adolescents*, que Groulx a publiée en 1912, et où se trouve en germe la doctrine de l'Action française montréalaise. De même l'indépendantisme providentialiste de 1922 est sortie de l'œuf que figure le cours d'histoire du Canada professé par Groulx au collège de Valleyfield, bien avant la Première Guerre mondiale, et dont l'inspiration est fournie par une synthèse proprement groulxienne de François-Xavier Garneau et de Jules-Paul Tardivel.

L'opposition entre Bourassa et Groulx est dégagée, trop bien dégagée en fait, de sorte que tout ce qu'avaient en commun ces deux géants de la pensée canadienne-française est minimisé à l'excès. Passe inaperçu aussi l'héritage de Burke dans l'idéologie de l'Action française, qui s'est déployée dans le cadre d'une culture politique fruit du croisement entre la contre-révolution française et le traditionalisme britannique, ce dernier tout pétri de parlementarisme et d'élitisme libéral-conservateur.

Je m'en voudrais si ces réserves étaient perçues comme une dispense de lire ce beau livre, si vivant, si instructif, si savant sans lourdeur. Il repose sur une enquête approfondie et une grande probité. L'auteur livre ses conclusions sans jamais céder à la tentation de donner le change. Le chapitre neuf ne cache pas la part de mystère qui continue d'envelopper le rôle de Groulx dans la disparition de *l'Action française*. Bien des intellectuels et des politiques d'aujourd'hui y puiseraient un puissant correctif à leur jactance s'ils daignaient s'y absorber sans prévention, pendant quelques heures. Les écailles leur tomberaient des yeux. Les échecs de jadis leur paraîtraient fraternellement familiers.